Le grand retour du conte

Autor(en): **Crettaz, Bernard**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **90 (1987)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-685015

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le grand retour du conte

par Bernard Crettaz
(transcription de l'exposé oral)

Je vais essayer très brièvement de rassembler certains éléments qui ont été dits aujourd'hui en les recoupant avec l'exposé que j'avais prévu pour essayer de répondre à la question suivante: est-ce qu'il y a un retour du conte aujourd'hui et quelle en est la signification?

Pour bien comprendre le problème, il faut distinguer trois niveaux. Derrière le phénomène du conte aujourd'hui, il y a trois aspects importants qui parfois sont liés:

– le phénomène du conte lui-même;
– le phénomène de ce qu'on appelle l'oralité;
– le phénomène de la communauté.

Il me semble que sur ces trois aspects, c'est-à-dire le conte, l'oral et la communauté, il y a effectivement un retour, et ce retour m'apparaît comme tout à fait fondamental et en même temps un peu dérisoire. Ma question s'adresse aux nouveaux conteurs qui sont ici présents. Et si j'ai quelques remarques un peu dures, qu'ils ne les prennent pas comme des attaques personnelles.

Je trouve d'abord qu'il y a retour de ces trois aspects, ce qui fait le succès du conte. Pour bien comprendre en quoi ce retour est fondamental, il faut dire que dans toute société, il y a un débat autour de ce qu'elle estime être la vérité. Ce débat est de deux ordres: l'un de la raison et l'autre de la poétique ou de l'imaginaire. Ce débat traverse toutes les sociétés comme il concerne chacun d'entre nous. Dans l'histoire de l'Europe occidentale où nous sommes, un jour la part raisonnante de l'homme est devenue prépondérante. C'est lié à l'avènement de l'économie moderne, de la technique et de la science. Prépondérante aussi a été la foi en cette raison. On sort d'une période qui pensait, tous bords confondus, que, grâce à la science, grâce à la technique, grâce à la maîtrise de l'homme sur la nature, on allait vers un mieux. On sait aujourd'hui que cela n'est pas vrai. Nous sommes les premiers grands orphelins d'une des plus extraordinaires crises de la raison.

Alors, comme on n'a plus de références un peu sûres, on se tourne vers l'autre partie – la partie romanesque, l'imaginaire, le mythe – pour chercher des réponses que ne donne plus la raison raisonnante ou technicienne. Prenons un exemple hors du conte: jamais autant que maintenant les médecines parallèles n'ont été à la mode.

J'ai l'impression que, dans le retour du conte, il y a un débat très fondamental, qu'il faut prendre au sérieux, avec notre temps. Prenez le conte au sens le plus large du mot, pas seulement comme conte de la tradition rurale, mais comme récit, histoire, poétique. On peut repérer des signes du retour du conte.

Ainsi, le roman, condamné il y a quelques années, se porte mieux que jamais et l'année dernière, un essai de Kundera nous expliquait que le roman était peut-être le seul qui en nos temps troublés pouvait dire la vérité sur la condition humaine. On a, depuis une trentaine d'années, de nouvelles grandes interrogations sur le mythe. Le mythe ne serait-il pas un paradigme, un système explicatif de notre temps? On a la redécouverte des contes populaires. Il faut signaler l'importance de la psychanalyse, l'importance de ce courant parallèle à la raison raisonnante, l'importance de la mise en valeur de notre part onirique, de notre inconscient, donc de notre lien mythique à notre propre enfance. Tout débat sur le conte qui ne passerait pas par un débat avec notre enfance serait un peu faussé. Et puis, ce qui frappe, c'est de trouver le mot conte dans toutes une série d'éléments où on ne le trouvait pas. Par exemple, l'ouvrage et le film intitulés *Les contes de la folie ordinaire*; un livre de photographie intitulé *Le conte de la vie quotidienne*.

Il me semble que le conte, c'est-à-dire la part de l'imaginaire, de la *poesis*, de cette part mythique profonde qui a toujours coexisté avec la part doctrinale de la raison raisonnante, revient en force en ce moment. C'est quelque chose d'important.

Une deuxième chose qui revient, c'est un grand débat sur l'oralité. On en est seulement au début de cette interrogation: «Et si on retrouvait l'oral?» Mais, probablement, notre schéma de la division des sociétés entre oral, écrit et visuel est un schéma faux. En fait, c'est plus compliqué. Nous vivons dans une société qui imbrique très fortement l'oral, l'écrit et le visuel. Ces bouffeurs tous azimuts que sont les gens de télévision sont les grands producteurs d'une oralité nouvelle. Un des grands succès de ce retour au conte, de cette arrivée de néo-conteurs, c'est – comme le néo-artisanat avait redécouvert le pouvoir élémentaire de la main, du geste – la redécouverte du pouvoir élémentaire de la voix, du dire.

Et puis, un troisième élément qui est très connu, c'est le retour de la communauté. Ce qui a le plus été embelli dans la mémoire des sociétés

rurales, c'est la veillée. En tout cas, probablement depuis que la société rurale est allée vers son déclin à la fin du XIXe siècle, la veillée s'est imposée comme un des grands mythes dont nous serions les orphelins.

Si vous regroupez ces trois éléments (l'imaginaire, l'oralité et la communauté), vous êtes devant un phénomène capital. Les néo-conteurs que vous êtes sont le signe d'une des plus importantes quêtes de notre temps. Mais ce surgissement, il faut un peu le suspecter. Il nous faut vous demander pourquoi vous êtes là, au-delà des motivations subjectives que vous nous donnez les uns et les autres.

Je crois qu'un grand nombre de néo-conteurs sont des acteurs au rabais: la situation dramatique du théâtre et du cinéma du point de vue financier nous lègue des néo-conteurs. Cela existe. Cette société a la capacité étonnante de faire feu de tout bois, forcément il fallait qu'elle fasse feu du conte (cela dit sans mettre en doute la pureté des intentions des personnes). A propos du retour du conte, il faut aussi se poser la question du phénomène de mode: les nouveaux philosophes, c'est fini; la nouvelle cuisine est déjà vers son déclin... alors il faut une autre nouveauté... en attendant qu'elle-même décline.

Mais je voudrais aller plus loin et poser cette question, qui n'est pas une critique: les néo-conteurs ne sont-ils pas, d'une certaine façon, les enfants de la télévision? Après tout, la télévision, comme le cinéma, est un des producteurs de contes contemporains. Si nous le négligions, nous ferions une méprise extrêmement grave. Parmi les tout grands néo-conteurs de Suisse romande, il nous faut citer Henri Guillemin. Il a charmé les chaumières jusqu'au fond du val d'Anniviers. Et Alain Decaux est aujourd'hui un des plus prodigieux conteurs. Je voudrais souligner à quel point la télévision, dans sa forme nouvelle d'oralité, mais aussi dans son contenu, est devenue une des grandes pourvoyeuses et aussi créatrices de contes et de mythes.

J'aimerais m'interroger encore sur une chose. J'ai un petit peu peur qu'aujourd'hui l'aspect sauvegarde du patrimoine – je crois qu'ici nous y sommes tous attachés – par moments risque de se transformer en fuite du présent. Autant je suis pour encourager tout ce qui doit être fait pour étudier le passé, autant j'ai envie de dire qu'il existe une mentalité cimetière par peur de regarder l'avenir, sur laquelle il faut nous interroger.

Autre remarque que je voudrais faire. Le retour du conte m'apparaît comme fondamental. Il me paraît devoir être situé dans une production sociologique de notre temps, qui a ses authenticités, mais aussi ses phénomènes de mode. Quel que soit notre intérêt pour le conte, il faut admettre une fois pour toutes que par rapport à un certain nombre de

contes nous sommes des orphelins. Nous n'y croyons plus. Nous sommes orphelins de sens, c'est-à-dire que je peux bien avoir tout le respect que je veux envers une histoire racontée par l'ancienne génération, je n'ai pas ses critères de vérité, ses critères d'adhésion. Ces contes ne peuvent avoir pour moi qu'un sens méthodique ou scientifique, dérivé ou parabolique, mais pas le sens qu'ils avaient pour nos parents. Il nous faut accepter cette nudité de sens. Devant les grands mythes, nous sommes en touristes.

Alors que faire? Je m'interroge beaucoup, parce que comme plusieurs personnes ici, j'ai aussi recueilli des contes.

J'aurais des propositions positives pour une action culturelle. Je suis pour la reproduction des contes. Le travail que vous avez fait est important, mais il est insuffisant s'il n'y a pas une action culturelle à la base. Ma crainte aujourd'hui, c'est que le renouveau du conte comme le retour de l'artisanat ne renforcent le chauvinisme local et le régionalisme local. Autant je suis plein d'admiration pour les patoisants, autant je ne peux pas m'empêcher par rapport à cette activité-là de me demander si cela donne une ouverture ou si cela crée une fermeture exacerbée sur son patrimoine. Bien sûr, vous, les Jurassiens, n'êtes peut-être pas aussi sensibles que nous, en Valais, à ce que le tourisme provoque chez nous. La compétition touristique nous fait presque tout réinventer: le four à pain, la procession de la Fête-Dieu. On ne sait plus où on en est de notre authenticité culturelle.

A cet égard, je vois des modes d'action simples:

– le premier, c'est le travail d'érudit, à la suite de ce que vous avez fait, dans l'exigence de vérité;

– le deuxième me paraît être l'effort intellectuel d'élargir nos contes à la dimension d'un universel, c'est-à-dire n'importe quel conte de n'importe quel coin de terre renvoie à une dimension universelle. De grands mythologues, de grands anthropologues nous ont appris des règles de méthode prudentes pour voir cela. Je voudrais prendre un exemple. En Valais, on trouve des légendes sur le paradis terrestre liées au bétail. Je me demande comment, avec beaucoup de prudence, relier tel conte local à un grand mythe universel, porteur d'une valeur universelle. Je voudrais donner un autre exemple. Nous avons reçu le manuscrit d'un travail de l'Institut Jung, à Zurich, dans lequel l'auteur a essayé d'interpréter les différents contes et récits de la vouivre et d'en faire une lecture qui nous paraît très actuelle. Il s'agit là d'un travail

extrêmement important. Une grande action pédagogique des écoles est nécessaire pour retrouver, derrière le conte quel qu'il soit, sa dimension universelle.

Une toute dernière remarque: je ne crois pas que les contes soient finis. Notre société est autant productrice de contes que n'importe quelle autre société. Il y a autour de nous des contes, peut-être ne sait-on pas les voir. J'aimerais en citer quelques niveaux simples. Au premier niveau, on trouve cette forme élémentaire du conte qui s'appelle le cancan, que nous pratiquons dans les bistrots, dans les réunions de famille. Deuxième niveau: le cinéma, qui est porteur de grands contes. Troisième niveau: la télévision. Même si les néo-conteurs, fils de la génération télévisuelle, sont plutôt contre elle, il nous faut la prendre comme un grand réservoir de mythes, de contes.

Mon ultime conclusion serait la suivante. Mon seul souci est de dire que si nous sommes au service du patrimoine, nous n'avons pas à verser ni dans la nostalgie, ni dans le passéisme; si nous voulons être au service de cultures passées, nous n'avons d'aucune manière à encourager le rapport artificiel à ces cultures; si nous avons à être des passionnés, de l'histoire et du passé et de la tradition, nous avons à être pleinement de notre temps.

Bernard Crettaz

Discussion

C. Montelle: Vous avez eu raison d'aborder le problème par la question philosophique. Une petite chose avant, je déteste le mot néo-conteur, qui fait penser à néo-nazi, que vous êtes le seul à employer. On nous fait souvent le reproche de vouloir retourner à un passé idéalisé qui n'a jamais existé. Mais nous ne sommes pas des rousseauistes regrettant le passé. Vous avez fait appel à une anthropologie, un élargissement du conte. Je crois que nous sommes un peu dans cette voie. Je pense que l'équilibre a été rompu entre nature et culture. La civilisation des villes, scientifique, technique, a pris une importance très exagérée par rapport à la nature dont l'homme procède comme l'arbre, l'oiseau ou l'animal. Si nous nous intéressons au conte et si nous voulons faire passer des choses avec le conte, c'est qu'il faut retrouver un équilibre. Par exemple, le respect de l'arbre, devenu essentiellement un produit économique dans notre civilisation. L'arbre, c'est aussi notre poumon. Nous trouvons dans la tradition d'innombrables contes, mythes, légendes qui nous disent que l'arbre est semblable à nous. En racontant ces histoires, on hésite ensuite à détruire des forêts entières. Vous avez dit: la science, la religion, la famille, la patrie, on n'y croit plus. Alors où trouver une nouvelle croyance? Personnellement, je trouve un nouveau sujet d'émerveillement dans la complexité du réel. Je suis depuis toujours un passionné de science, en particulier de physique et de biologie moléculaire. Il ne s'agit pas d'un sentiment naïf de la nature. La nature est une émergence infiniment complexe et admirable dont nous dépendons entièrement. Dans les contes, les légendes et les mythes, mais pas à la télévision, on retrouve cet émerveillement, notamment dans ceux des traditions – beaucoup plus fortes qu'en Valais – où le conte a gardé toute sa puissance mythique: Maroc, Indiens d'Amérique, Vietnam, Sibériens, Esquimaux. Notre problème est philosophique: il n'est pas un repli sur le passé, il est le moyen de trouver des valeurs modernes pour un rééquilibrage. Vous dites que la télévision ce sont des contes modernes. J'avoue que le contenu mythique de *Dallas* m'échappe. Ce que je reproche à la télévision, c'est que, donnant des images, elle empêche la création d'images mentales (par exemple: l'image de Blanche Neige de Walt Disney qui est imposée aux enfants). La télévision ne raconte pas des contes qui font crépiter l'imaginaire.

E. Schulé: Je sens une différence énorme entre le conteur de veillées, qui agit dans un certain milieu familial, et le néo-conteur qui fait une prestation de spectacle. D'ailleurs, il faut s'y rendre comme au cinéma, au théâtre. Mme Montelle est l'exemple du conteur qui travaille son texte, qui accomplit une création personnelle. A ce moment-là se pose la question de la continuité: est-ce que cette forme de conte peut se raccrocher à l'ancienne manière de conter? Il me semble que non. Le travail du néo-conteur ne peut pas être considéré comme un maintien d'un élément du patrimoine. Ce n'est plus la continuation normale des situations dans lesquelles se manifestaient les conteurs d'autrefois; cela, qu'on le veuille ou non, c'est fini. Les nouveaux conteurs sont des créateurs sur des thèmes anciens; ils montent un spectacle. C'est une filière nouvelle à mettre en parallèle avec le cinéma, la télévision, etc.

E. Montelle: Il est évident que quand je vais raconter à La Villette, à Paris, c'est un spectacle. Mais, une grande partie de mes interventions, c'est dans les milieux mêmes, c'est-à-dire qu'à Boudry on me demande de venir raconter des contes neuchâtelois. Ensuite, les gens racontent à leur tour les histoires de leur coin. Ce n'est pas aussi tranché.

E. Schulé: Mais, quand quelqu'un de l'extérieur recueille quelque chose et le raconte aux gens du lieu qui le racontent à leur tour, il y a aussi rupture de la tradition.

R.-C. Schulé: Une expérience dans les écoles maternelles du val d'Aoste – enregistrement et diffusion d'histoires racontées par des gamins – montre qu'il y a un espoir pour que des contes naissent.

A. Cattin: Le débat anciens-modernes ne me semble pas adéquat, parce que la nature d'un mythe, c'est d'être éternel. Que le conte prenne la forme de l'*Iliade*, d'un fabliau du Moyen Age, d'un conte de Perrault ou d'un conte récent, le phénomène est toujours le même. Si on rabâche toujours le passé, c'est peut-être qu'à notre époque on n'est pas assez riche en nouveaux contes.

C. Schwaar: Dans ce débat, je me sens comme un naïf perdu au milieu d'un ramassis d'intellectuels. Moi, les histoires que je raconte sont des histoires qui m'ont émerveillé, puis j'ai simplement envie d'émerveiller après. Je ne ressens pas forcément le besoin d'aller chercher d'où ça vient, qui est à l'origine. Mon envie, c'est seulement de dire ce qui m'a

touché, d'être simplement transmetteur. Je n'ai jamais voulu lire des livres, comme ceux de Bettelheim, parce que j'aurais eu l'impression d'y perdre de ma fraîcheur.

B. Crettaz: Pour répondre à M. Cattin, j'aimerais prendre un exemple voisin de celui du conte: celui du néo-artisanat. Depuis une trentaine d'années, il a été très important, parce qu'il a été – dans une société industrialisée, coupée de la nature – la redécouverte élémentaire du lien de la conscience à la main, au geste et au matériau. Il a produit de grandes œuvres. Mais, lorsqu'on voyage des Alpes de Provence au Tyrol, on en a ras le bol de tous les petits seillons qu'on recopie, de tous les petits rouets qu'on recopie, des millions de racines sculptées. On se demande quel est le rapport des gens à leur culture et à leur vécu. Le problème des néo-artisans est le suivant: comment faire de l'artisanat sans imiter la poterie populaire ou recopier le seillon? La réponse vient peut-être de l'artisanat de la vallée d'Aoste qui a réussi à innover. A la foire de Saint-Ours, à côté du seillon et du tonneau, qui servent encore, on découvre des sculptures qui frappent par leur modernité. Pour moi, c'est un espoir, parce que d'un côté on a le sillon utilitaire et de l'autre une œuvre d'art moderne. Ma crainte, c'est le rapport artificiel d'une population à sa culture. Dans la façon de travailler d'Edith Montelle, on sait bien qu'il n'y a rien d'artificiel. Mais, elle ne peut nier qu'elle est, comme l'a décrite M. Schulé, une artiste individuelle recréant les choses, exprimant un élément tout à fait neuf. C'est bien. Mes remarques peut-être déplacées dans le Jura se justifient par ce qui se passe dans les régions touristiques, où maintenant on copie et trafique le patrimoine. Oui à la création du patrimoine: il nous manque des créateurs de patrimoine. Mais non à tous les copieurs de patrimoine.

R.-C. Schulé: Il y a quarante ans que je travaille en Valais et aujourd'hui encore je n'ai pas tout compris de ce pays. Alors comment Edith Montelle peut-elle dire qu'elle sent dans ses tripes le récit qui vient des Indiens, du Maghreb, de Neuchâtel et être sûre de transmettre la vérité de cet endroit?

A. Constantin: M. Crettaz a parlé d'une exégèse des contes de la vouivre d'après Jung. Je trouve qu'il est beaucoup plus important de lire des contes à l'école que de lire une exégèse intellectuelle. Cette dernière peut être intéressante, mais le conte c'est vraiment tout autre chose.

B. Crettaz: Le problème est que le rapport au conte n'est plus pour moi ce qu'il était pour mes parents. Notre insertion dans le présent ne nous empêche pas l'émerveillement, mais un conte n'aura jamais pour nous le vécu qu'il a eu pour eux. Je crains un nouvel obscurantisme qui nous conduirait à faire fi de tout ce qu'on a appris qui constitue nos instruments d'analyse aujourd'hui. On voit la montée d'éléments parareligieux, de sectes, etc. Cette étude mérite le respect parce que son auteur a mis les outils d'analyse qu'il avait appris au service d'une compréhension. Cela n'enlève rien aux contes, n'empêche pas l'émerveillement. Si un instrument nous aide à nous étonner, il faut l'utiliser. L'ethnologie est un des plus prodigieux instruments d'étonnement. Comme Mme Schulé, je demande à Mme Montelle comment elle fait pour aller chez les Arabes, chez les Indiens sans faire du syncrétisme.

E. Montelle: C'est un travail de longue haleine. On a travaillé ainsi longuement sur des contes vietnamiens et de Côte-d'Ivoire. Si je n'ai jamais rien fait sur le Tibet, je ne vais pas commencer à raconter des contes de ce pays. Nous revendiquons le travail, pour ne pas dire n'importe quoi et éviter les dérives idéologiques ou vers l'obscurantisme.

R.-C. Schulé: Votre travail et la qualité du spectacle n'ont jamais été mis en doute.

P. Grand: Le travail lui-même montre la différence fantastique avec les anciens conteurs. Les témoignages que j'ai réunis dans les trois cantons ne mentionnent jamais cet aspect.

C. Gigandet: Je crois qu'il y a une confusion. Il faut distinguer deux situations: celle des conteurs de veillées et celle des poètes, des conteurs qui allaient de village en village, une tradition historiquement très ancienne, à laquelle se rattache Mme Montelle. D'autre part, la démarche de Mme Schulé n'est pas la même que celle d'une conteuse. Pour elle, le conte est objet d'étude, tandis que cette dernière devient en quelque sorte sujet du conte, condition nécessaire pour que le message passe. On fait allusion à deux approches du monde qui sont différentes: d'un côté une approche scientifique, rationaliste; de l'autre une approche plus dramatique, plus créatrice.

C. Goncerut: Pourquoi Mme Montelle se définit-elle comme conteuse traditionnelle? Pourquoi ne pas reconnaître le côté contemporain de votre démarche?

E. Montelle: Traditionnel ne veut pas dire non contemporain. Traditionnel veut dire: qui continue la chaîne des conteurs. Le conteur prend dans la tradition les histoires et, après s'en être imprégné, les actualise, non pas seul, mais avec les gens qui sont là et qui vont amener tout le reste, c'est-à-dire enrichir le récit de l'actualité.

E. Schulé: Encore une remarque de portée générale. On a parlé des éléments de contes que Mme Montelle reprend pour les raconter et M. Crettaz a cité une étude de l'école de Jung faisant l'exégèse d'un corpus de contes. Nous devons bien être conscients que ni l'un ni l'autre ne pourrait faire son travail si on n'avait pas avant recueilli ce qui était sûr. Cela justifie la tâche ingrate de creuser le tunnel. Les matériaux qu'on sort, c'est d'autres qui peuvent les utiliser.

Sur cette remarque qui rend très justement hommage aux travaux de Jules Surdez et de Gilbert Lovis, entre autres, la séance est levée.

Table des matières

Introduction, par François Kohler 95

Jules Surdez et la transmission de la littérature orale du Jura, par Gilbert Lovis 101

Que reste-t-il des contes et récits traditionnels du Jura? par Philippe Grand 141

La transmission des récits populaires, par Carinne Goncerut . . 153

Métier : conteuse, par Edith Montelle 163

Le grand retour du conte, par Bernard Crettaz 171

TOPONYMIE